

Nous ne sommes rien. C'est tellement le cas que nos financiers ne sont plus des nôtres : ils sont passés aux Anglais ou aux Américains ; que nos artistes ne sont plus des nôtres : ils passent aux Français. Instinctivement, les uns et les autres comprennent qu'il ne peut y avoir un peuple dans un peuple.

Quels sont ceux qui sont responsables de ce triste état de choses ? Les pères de la Confédération. Ils n'ont eu en vue que la tranquillité du moment. Ils n'ont pas pensé — à moins qu'ils n'y aient trop pensé — qu'en nous liant, nous, province française, avec les autres provinces, ils nous enlevaient à tout jamais l'espoir de la liberté et de l'individualité comme peuple.

Non, ne nous payons pas de vains mots. Malgré l'admirable fécondité de nos familles, nous nous noyons petit à petit dans l'élément étranger. Nous sommes aujourd'hui un million et demi contre plus de quatre millions. Dans dix ans, nous ne serons guère plus de deux millions contre douze millions, par suite de l'immigration de races étrangères, toutes assimilables, et qui, elles ont tout intérêt à être assimilées.

Comme il n'y a rien de stable, même en politique, le lien colonial qui nous unit à la Grande Bretagne, et qui est actuellement notre sauvegarde, finira par se rompre un jour. Et je ne puis songer sans frayeur à ce qui en résultera pour nous. Il sera trop tard pour demander notre autonomie ; quoi que l'on dise et quoi que l'on fasse — inutile de se leurrer d'un vain espoir — le français disparaîtra comme langue officielle, et il adviendra de nous, forcément, infailliblement, plus lentement peut-être et c'est tout, ce qu'il est advenu de la colonie française de la Louisiane.

Est-il trop tard pour remédier au mal ? Pas encore. Nous sommes en face de trois alternatives : ou nous absorberons les autres races, ou nous serons absorbés par elles, ou nous nous en détacherons complètement pour former un peuple à part, sur un sol qui sera sien, la province de Québec. Il est inutile de chercher une autre solution.

Que faut-il donc faire ?

Nous ne saurions avoir la présomption d'absorber les autres races et de finir par leur imposer, par assimilation ou autrement, notre langue, nos croyances et nos aspirations. D'autre part, nous ne voulons pas — du moins nous l'affirmons hautement, surtout